# Théâtre Français. *L’École des Femmes*.

J'observe que dans ces jours de solitude ce sont toujours des chefs-d’œuvre de nos meilleurs comiques qu'on représente ; c'est Molière, c'est Regaud que l'on sacrifie : on n'a pas peur que cette désertion du public fasse tort à leur réputation. Celle d'un poète moderne n'y résisterait : Molière est et sera toujours Molière ; Regnard marche et marchera toujours après lui, quoiqu'à une grande distance. L’École des Femmes, qui a fait la révolution dans l'art de la comédie, est aujourd'hui abandonnée : on a l'air de l'estimer par respect humain, mais on se garde bien d'y aller. Le contraire arrive dans la nouveauté de cette pièce : on se déchaînait contre elle dans les sociétés de beaux-esprits ; on le déchirait dans les cercles savants, et l'on y courait en foule : les uns pour s'y amuser, et c'était le très grand nombre ; les autres pour le seul plaisir d'en médire. L'ouvrage avait pour ennemis les auteurs et les précieuses : les auteurs ne pardonnaient pas à un poète qui ouvrait une nouvelle carrière, et les menaçait tous de leur ruine prochaine, les précieuses vengeaient du cruel affront que leur avait fait Molière en mettant leurs ridicules sur la scène les marquis, les vicomtes, les comtesses, les gens de la cour, condamnaient la pièce comme plate, bourgeoise et triviale : le public se moquait des auteurs et des précieuses ; il suivait son goût naturel, sans égard pour les marquis, les vicomtes, le comtesses et faisait librement éclater son enthousiasme pour une comédie si piquante, et d'un genre alors si neuf.

En ce temps-là le public n'était point l'esclave passif de la mode et du ton du jour : il ne croyait pas s'amuser quand il bâillait, et ne prenait conseil de personne pour savoir s'il devait se réjouir ou s'ennuyer. Il est à remarquer que dans les temps qui ont précédé ou suivi l'époque du bon goût, les mauvais ouvrages et les mauvais auteurs ont eu autant et plus de succès que les bons en ont obtenu dans des temps meilleurs : Les Visionnaires de Desmarests ont été aussi applaudis qu'aucun des chefs-d’œuvre de Molière ; les farces grossières de Scarron ont charmé la cour et la ville ; Chapelain s'est vu à la tête de la littérature ; l'abbé Cotin a fait les délices des plus brillantes sociétés ; L'Amour Tyrannique de Scudéry a mieux réussi que Britannicus ; Campistron a été plus fêté que Racine ; Beaumarchais plus couru que nos grands comiques. La postérité remédie à ces désordres ; mais quand on jouit du présent, on ne s'inquiète guère de la postérité : Boileau lui-même a frappé de ridicule les appelants à la postérité ; car tous les mauvais poètes ne sont pas heureux, et quand le siècle leur rend justice, ils en rappellent à la postérité, comme les bons poètes à qui on ne la rend pas.

Geoffroy.